

Le dessous des cartes

Au Bar de la Gare, on nous appelait les quatre mousquetaires.

D'abord il y avait Armando, surnommé «l'Espingo» à cause de son accent à couper au couteau, un cheminot tout juste à la retraite. Heureux de passer des jours paisibles et sédentaires après avoir bourlingué pendant des années, il ne pouvait toutefois s'empêcher de raconter les anecdotes les plus invraisemblables sur la SNCF et on devinait que la vie du rail lui manquait.

Marcel, lui, était un ancien ouvrier agricole. Malgré l'interdiction de son médecin - au vu de l'état de sa colonne vertébrale - il continuait à exposer son vigoureux corps d'athlète et ses mains grosses comme des battoirs dans des concours de force basque où il excellait dans le lever de ballots de paille.

Robert, le plus diplômé, ne manquait pas une occasion de nous le rappeler. C'était un notaire à l'accent parisien qui s'était retiré au village dans une vieille demeure ayant appartenu à ses parents. Je me suis toujours demandé si sa façon d'afficher sa supériorité n'était pas destinée à masquer quelques *défaillances* dans les affaires, qui l'auraient obligé à prendre le large...

Quant à moi, je n'avais jamais quitté le patelin, que je connaissais comme ma poche. J'étais ici chez moi. J'avais été homme à tout faire, à la fois menuisier, plombier, soudeur, électricien, cantonnier. A l'époque, on ne parlait pas d'agent de maintenance ni de responsable des espaces verts. Mais un jour, jusque dans nos campagnes où l'on

Le dessous des cartes

se serait cru à l'abri de ce genre de choses, le verbiage technocratique était arrivé, en même temps qu'une responsable des Ressources Humaines était nommée à la Communauté de Communes. En raison d'une infirmité de naissance, j'avais été poussé vers la sortie (de façon inhumaine) quand mon état physique ne m'avait plus permis de continuer à travailler *avec efficacité*. C'était ce qu'on m'avait expliqué. Je n'avais pas compris. Jusqu'alors, j'avais toujours fait ce qu'on m'avait demandé sans rechigner et je pensais donner satisfaction puisque personne ne m'avait adressé de remarques. Mais il paraît que j'aurais dû faire des stages, évoluer, être plus performant et plus polyvalent. Je n'avais pas eu mon mot à dire. Nul n'avait cru utile de prendre ma défense. En un mot : Dehors !

Je ne m'étais jamais remis de cette humiliation et, sans rien laisser paraître, j'en voulais au monde entier.

Armando, Marcel, Robert et moi, parlions peu de nos vies et de nos soucis en dehors du bistrot. Ce qui nous liait, c'étaient les cartes et le Bar de la Gare où nous venions assouvir notre passion du jeu, tous les soirs, à la même heure et à la même table, dans les vapeurs d'alcool anisées et les arômes de torréfaction, mêlés aux suaves effluves de l'Amsterdamer et à l'odeur si apéritive des cacahuètes salées qui emplissaient l'antique distributeur en bakélite posé sur le zinc.

Le dessous des cartes

Au début, nous avons essayé le bridge. Une idée de Robert. *Monsieur* avait assuré qu'il n'y avait rien de tel pour les neurones. Mais à notre âge, on se mélangeait les pinceaux et ce qui coinçait surtout, c'est que, par superstition, personne ne voulait faire le mort. Les premières parties s'étaient soldées par de violentes disputes. En fait, personne ne comprenait rien ou ne voulait rien comprendre. Quand les cartes s'étaient mises à voltiger pour atterrir dans les verres, les chaises à être renversées et les tables bousculées, le patron - un gars de Pézenas, un barbu qui avait épousé une fille du pays - était intervenu pour préserver le matériel ainsi que la réputation de son établissement. Tout à trac, il avait menacé de nous mettre à la porte si nous n'arrêtions pas notre micmac. La faute à ce m'as-tu-vu de Robert, un snob et un vaniteux qui trouvait sans doute mieux, pour un notaire, de dire qu'il jouait au bridge plutôt qu'à la belote.

Après l'épisode avorté du jeu le plus prisé dans les salons, qui avait conduit le patron à s'interposer, la discorde entre nous était subrepticement montée d'un cran.

Qui ne connaît pas le jeu s'imagine sans doute que c'est un passe-temps comme un autre, un moment de détente amical. Il n'en est rien. Derrière l'apparente impassibilité de quatre joueurs taiseux, cramponnés à leur éventail de cartes et lorgnant le moindre tressaillement de paupière chez les adversaires, se cache la tension d'un affrontement sans pitié sur le champ de bataille en feutre vert qui

Le dessous des cartes

amortit la chute des dames et des rois, lancés victorieusement ou rageusement, selon la main que le hasard a servie à chacun.

Bref, nous avons enterré la hache de guerre, mais pas trop loin et en sachant exactement où. De toute évidence, Robert nous en voulait. Cependant, à trois contre un, malgré son aura de beau parleur, il avait dû s'incliner et la belote s'était imposée à la majorité démocratique. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui résiste et il ne cessait de balancer des piques (pas seulement sur le tapis).

J'étais sa principale cible. Peut-être s'imaginait-il que j'étais le plus faible à cause de mon handicap ? Il croyait spirituel de lancer à la cantonade que je jouais comme un pied...bot, en riant de sa propre plaisanterie. Une fois, passe encore. Mais répétée trop souvent, la *blague* n'avais plus du tout été à mon goût. Et les deux autres qui riaient à gorge déployée ! Ils me le payeraient...

*

Ce soir-là, au Bar de la Gare, près du comptoir, à la table des habitués, il n'y avait que trois chaises occupées. Il était anormal que Robert ne fût toujours pas arrivé. Pourtant, le jeu c'est sacré.

On pensa d'abord à un simple retard, un empêchement de dernière minute. Au bout d'une heure, on ne lui trouva plus aucune excuse. Pour quelle raison se permettait-il de nous faire faux bond sans prévenir ? Jusqu'à présent, aucun de nous n'avait manqué à ce

Le dessous des cartes

point de savoir-vivre ! Marcel n'arrêtait pas de battre nerveusement les cartes, les divisant en deux paquets égaux qu'il imbriquait d'un revers de ses larges pouces, dans un crépitement en rafale de mitraille. Armando avait les yeux rivés sur la vieille pendule publicitaire Ricard à fond jaune, piquetée de chiures de mouches mais dont le patron certifiait la précision. « *Tou exachères oun poco, Patrón, este reloj no es tan preciso como una pendoula de estación !* » rétorquait dans son sabir l'ancien cheminot pour faire enrager le bistrotier. Et il s'y connaissait en exactitude horlogère, lui dont la gloire avait été de faire arriver ses trains à l'heure, par tous les temps et en toutes circonstances.

Je proposai un verre pour tuer le temps et détendre l'atmosphère. Bientôt les langues se délièrent. On se mit à casser du sucre sur le dos de l'absent : un râleur, un mauvais perdant, un roi de la fausse donne, un querelleur, un prétentieux, un Parisien...

Ce n'est que le lendemain matin qu'on apprit le drame, de la bouche du garde-champêtre. Il avait retrouvé le corps du notaire coincé dans les roseaux, avec une vilaine plaie au front. Sa barque avait dû chavirer, sa tête heurter un rocher qui affleurait et la rivière l'avait entraîné, comme elle avait déjà emporté trois pêcheurs en dix ans ; aucun n'en avait réchappé. Notre partenaire de jeu le savait et disait qu'au contraire, cela l'excitait d'aller y jeter sa ligne. Les gendarmes ne trouvèrent rien de suspect à ce nouvel accident et le

Le dessous des cartes

médecin du village délivra sans plus de formalités le permis d'inhumer.

*

Insensiblement la vie reprit le dessus. Le démon des cartes ne s'était pas éteint avec Robert mais par respect pour le souvenir du défunt, on abandonna la belote pour le tarot à trois, et le pastis pour la bière pression. Peut-être à cause de la nouvelle affiche publicitaire pour la Meuse-Pils que le patron venait de punaiser derrière la caisse où sa femme comptait et recomptait en tiquant tout un tas de tickets de tiercé. Rien qu'à la voir, cette affiche, elle donnait soif. Un dessin au trait un peu malhabile, mais qui tapait dans le mille. Il représentait un légionnaire dans le désert, avec un mouchoir sous le képi, qui transpirait à grosses gouttes et qui était à moitié caché par un gros verre de bière couvert de buée. Le petit qui a fait l'affiche, pour sûr lui il s'en fiche. « *Té, petit, on lui a dit, fais une affiche pour la bière, peins une grosse pinte, choisis la bonne teinte et, tout petit derrière, tu mets un légionnaire qui la tient* ». Et le petit l'a peint.

Honorant cette réclame, Armando descendait des chopes à gogo avec des glop glop de glotte qui tressaute. Par voie de conséquence, il perdait souvent. Il n'avait plus la tête au jeu. Il remettait sans cesse sur le tapis la mort de Robert. Quelque chose le rongait. Il marmonnait et se posait à mi-voix des tas de questions sur les circonstances de la dernière noyade en me jetant de drôles de regards à la dérobée. Sa

Le dessous des cartes

bouche se tordait à intervalles réguliers. Ce qu'il pouvait m'énerver avec ses tics et ses tocs !

Et puis un soir, il ne vint pas. Le lendemain, sa sœur, alertée par les volets fermés en milieu de matinée, le trouva étendu sur le sol de la cuisine, livide, à demi inconscient et se tordant de douleur. Transporté en urgence à l'hôpital du canton, il succomba, selon les médecins, à une attaque de botulisme due à l'ingestion d'un pâté mal stérilisé. Sa sœur, interrogée, ne put en expliquer la provenance et s'écria, levant les yeux au ciel et joignant les mains autour de la croix en or qui pendait à son cou : « *Madre mía ! Madre mía !* »

*

Dès lors, l'ambiance du Bar de la Gare devint pesante. L'automne et les journées de grisaille n'arrangeaient rien. On se regardait en chiens de faïence. Les seuls rires qui résonnaient dans la salle étaient ceux des rares touristes de passage. Mais ce café était notre territoire et ni Marcel ni moi n'entendions y renoncer. Pour enterrer les fantômes, on apprit à jouer au bésigue et sur le bois de la table, les verres d'Armagnac claquaient comme des coups d'arquebuse.

Marcel résistait mal. Il se laissait aller. Un bouton avait sauté de sa chemise trop tendue au niveau de l'estomac. Il avait les yeux vitreux et cernés, la barbe mal taillée et il sursautait au moindre bruit.

Le dessous des cartes

Pour l'apaiser, je posais ma main sur son gros bras. « Que m'ar... Que m'arrive-t-il ? » bafouillait-il en se dégageant violemment, l'air hagard.

Quand nous étions assis face à face, on aurait dit qu'il jouait sa peau. Il devenait agressif et s'empressait de recouvrir les cartes de sa large main pour m'empêcher de consulter le dernier pli. On sentait qu'il n'était pas dans son assiette.

Il n'aurait pas dû avaler cette fricassée de rosés des prés dans laquelle s'étaient glissées quelques amanites phalloïdes. Son frère l'avait pourtant mis en garde : il n'y connaissait rien en champignons.

*

L'hiver est en avance cette année. Le poêle ronfle au milieu du troquet. Installé près d'une fenêtre ruisselante de condensation, j'essuie un coin de vitre pour observer les écharpes de brume flottant au-dessus du cimetière.

J'ai pris ma revanche. Quand, dans la salle, aucun regard ne pèse sur moi, je me redresse sur ma chaise dans la pénombre complice et je sens couler dans mes veines l'ivresse de la toute-puissance. C'est moi qui bats les cartes, moi qui les dispose sur la table, moi qui choisis l'ordre dans lequel je les retourne. Je suis enfin le maître du jeu !

Certains soirs, il arrive que le patron, dans un accès de sympathie pour un malheureux pied bot réduit à faire des réussites tout seul en

Le dessous des cartes

avalant une tisane, m'offre un petit verre de rhum pour me réchauffer avant qu'il ne descende à la manivelle le rideau métallique et que je ne regagne ma bicoque où personne ne m'attend. Autrefois, c'était Robert qui payait le coup de l'étrier, tandis que nous commentions une dernière fois la partie, au signal de la fermeture. Le patron a pris le relais charitablement mais je n'ai rien de spécial à lui dire, à part le remercier d'un air éploré, en rangeant soigneusement mon siège sous la table et en accentuant ma claudication lorsque je quitte le bar.

Des remords moi ? Des regrets tout au plus. Regrets que la série noire ait commencé par Robert qui était certes un malotru, mais qui ne rechignait pas à nous régaler quand il était de bonne humeur. Regrets que ces réussites solitaires n'aient pas vraiment le goût du triomphe espéré. Une victoire à la Pyrrhus, somme toute, car plus personne ne s'intéresse à moi et le hasard s'acharne avec une régularité inquiétante à me faire perdre. Il m'arrive de plus en plus souvent de rester bloqué, de ne pouvoir jouer aucune carte et la partie s'arrête là, tandis que j'entends à mon oreille la voix lugubre de Robert répétant, encore et encore, que je joue comme un pied bot, au milieu des sarcasmes d'une assemblée qui ricane à l'unisson. Balayant alors le jeu d'un revers de manche, j'enrage et ma colère gonfle. Mais Robert continue de hurler, impossible de le faire taire :

« Tout ça pour rien, pauvre infirme insoupçonnable et insoupçonné ! Tu as tout perdu. Te voilà seul et paumé. Ta tactique

Le dessous des cartes

était toc, t'as qu'à t' cuiter et quitter ton quartier. Tes amis t'ont quitté... Tes amis t'ont quitté... Tes amis t'ont quitté... »

Les dessous du texte :

Toute ressemblance avec des personnages ou des lieux ayant existé dans les chansons de Bobby Lapointe n'est pas fortuite.

Armando a le même tic de glop glop de glotte qui tressaute quand il sirote sa bière, que le voyeur qui regarde par la fenêtre quand Lydie ôte sa culotte, dans l' « Aubade à Lydie en do ».

Quant à Marcel, le champion de force basque, il n'y a pas que ses mains qui font des choses bien. Il a aussi des saillies pleines d'esprit. Après un moment d'égarément, quand il voit, atterré, une main se poser sur son gros bras, « Que m'arrive t-il ? » s'exclame-il, retrouvant en un éclair sa lucidité, comme Marcel le légionnaire de « Comprend qui peut ».

L'affiche avec le légionnaire pour la Meuse-Pils ressemble à celle de la pin-up à la cafetière dans « Tchita la créole ». D'ailleurs, elle date de la même époque et c'est écrit : le même petit l'a peint.

La patronne du bar, qui compte en tiquant tout un tas de tickets de tiercé a la même manie que le comte toqué, mais lui, son truc c'étaient les tickets de quai.

Enfin, il y a longtemps que le barbu de Pézenas et le Bar de la Gare ont été rasés.